

Sommaire

Avant-propos	11
L'incorporation.....	13
Période de la campagne du 27 août 1939 au 9 juin 1940	17
La bataille sur l'Aisne	47
Historique du 24 ^e RI.....	83
Biographie	85

Avant-propos

Mes Enfants, Petits-enfants et maintenant arrière-petits-enfants m'ont très souvent demandé de leur raconter « ma Guerre ». Jusqu'à présent j'avais du mal à le faire, car cette période, qui a bouleversé ma vie, m'a profondément marqué. Aujourd'hui, à 86 ans, je me suis enfin décidé à leur laisser mon témoignage, pour que jamais ils n'oublient combien la paix est un don précieux.

Si en écrivant ce livre j'ai pu donner autant de détails sur les noms des villages traversés, indiquer avec autant de précisions les dates, heures de départ et d'arrivée, ainsi que le nombre de kilomètres parcourus au cours de chaque étape, relater fidèlement les événements auxquels j'ai participé et ceux dont j'ai été le témoin, c'est grâce à des notes, que j'inscrivais sur un carnet de campagne que j'ai toujours gardé avec moi, pendant toute la guerre.

L'incorporation

A partir de 1936 des cours de Préparation Militaire, furent organisés à la Gendarmerie de LUSSAS, (Ardèche) tous les dimanches matins du mois d'octobre au mois de Juin. Je suivis régulièrement ces cours et obtint en 1938 le Brevet de Préparation Militaire. Ce Brevet permettait de devancer l'appel pour effectuer le service militaire, porté à 2 ans à partir de 1938. Je devançais donc l'appel et choisis le 24^e Régiment d'Infanterie en garnison à PARIS.

Le 2 avril 1939, au matin, j'ai franchi le grand portail du Fort du Kremlin-Bicêtre, en banlieue parisienne, où le premier bataillon se trouvait en garnison. Le 2^e Bataillon était en plein PARIS, près des Invalides. Le 3^e Bataillon à VERSAILLES. Chaque Bataillon comprenait trois compagnies de Fusiliers Voltigeurs et une compagnie, dite d'accompagnement, dont l'arme principale était la mitrailleuse. Je fus affecté à la C.A.1, compagnie d'accompagnement n° 1. Le 24^e R.I., le 46^e R.I. et le 5^e R.I. formaient la 10^e Division, dite Division de PARIS.

Quand j'eus franchi le grand portail de ce vieux Fort, datant de VAUBAN, je me suis trouvé dans une vaste cour entourée de bâtiments qui étaient les casernements du Bataillon. Ma valise à la main, je fus dirigé vers le bureau de la compagnie à laquelle j'étais affecté, la C.A.1, qui était au rez-de-chaussée du bâtiment. Dans le grand bâtiment il y avait au rez-de-chaussée les bureaux, le magasin d'habillement et l'armurerie. Les chambres étaient sur 2 étages. Mon arrivée au Régiment ayant coïncidé avec l'arrivée du contingent de printemps, je fus incorporé à ce contingent : nous étions une vingtaine en tout. Notre

chambre était située au 1^{er} étage, on l'appelait la "chambre des bleus".

Dès mon installation, j'ai demandé à être inscrit au peloton d'Elèves Caporaux. Quelques jours après, le Capitaine me fit appeler à son bureau. Il me déclara alors :

— Il n'est pas possible d'organiser actuellement un peloton car les effectifs de l'incorporation de printemps ne sont pas assez nombreux. Nous devons attendre l'arrivée de l'incorporation du mois d'octobre. En ce qui vous concerne, étant donné que vous avez le Brevet de Préparation Militaire et que vous avez un niveau d'instruction qui me paraît suffisant, vous suivrez le peloton d'Elèves Sergents. Ce peloton se déroulera au 3^e Bataillon à VERSAILLES. Il n'est pas possible de faire autrement actuellement, je le regrette pour vous.

J'ai continué alors ma formation militaire avec des exercices de toutes sortes : exercices physiques et exercices de formation militaire, accompagnés des nombreuses et inévitables corvées auxquelles nous nous efforcions d'échapper le plus possible. Au mois de juin, mon régiment a dû partir en manœuvres pour trois semaines au camp de MOURMELON dans la Marne. Je n'ai pas gardé un bon souvenir de ces 3 semaines de manœuvres. Dans ce vaste camp, nous étions logés dans des grandes tentes pour 8 hommes. Dans la journée nous avions dans les tentes une chaleur étouffante, tandis que la nuit nous grelottions de froid. Les marches dans ces terrains marneux et poussiéreux étaient très pénibles. Quant aux distractions que nous avions, elles étaient plutôt rares et nulles. Près du camp il y avait deux petits villages : MOURMELON-le-PETIT et MOURMELON-le-GRAND. Dans chacun de ces villages se trouvaient deux bistros, toujours pris d'assaut en raison du grand nombre de militaires de toutes armes qui séjournaient toute l'année dans ce vaste camp.

Ce fut une grande joie pour nous quand on nous annonça que nos manœuvres étant terminées, nous allions

regagner PARIS par le train. La vie militaire dans notre casernement du Kremlin-Bicêtre était beaucoup plus attrayante.

A la lecture des journaux nous comprenions que la situation internationale s'aggravait de jour en jour. Le 14 août je pus obtenir une permission de 15 jours. Parti de PARIS à 21 heures, j'arrivais à la gare de Villeneuve-de-Berg le 15 août à 10 heures. Mon cousin Emile VITAL de la Maisonneuve, ayant été prévenu, c'est avec lui, sur sa puissante moto que je me rendis à ma maison natale de Marsoulet à LUSSAS.

Ma joie était grande de retrouver mes parents et la maison où j'étais né. Mon frère, en permission lui aussi, était présent avec ma belle-sœur et ma petite nièce Mireille, âgée de 6 ans.

C'est ainsi que même effectuant mon service militaire, j'ai fêté en famille mon 20^e anniversaire dans ma maison natale. La journée s'est passée dans la bonne humeur. Trois jours après, mon frère est reparti à PARIS, sa permission était terminée. Il avait été convenu que sa famille resterait encore quelques jours à LUSSAS. Je trouvais qu'en permission les journées s'écoulaient bien vite. Le 23 août, j'eus une surprise bien désagréable. Il était 10 heures le matin lorsque je reçus un télégramme ainsi libellé :

— Rejoindre Corps immédiatement.

Je ressentis une énorme émotion et mon cœur battit très fort, car je comprenais que si l'on rappelait les permissionnaires c'était assurément parce que la situation internationale s'était encore aggravée. Le même soir je pris le train à la gare de Villeneuve-de-Berg pour arriver à PARIS le 24 août à 8 heures.

Aussitôt arrivé à la caserne je me rendis au bureau de la compagnie où on me donna l'ordre d'aller au magasin

d'habillement pour récupérer mes équipements et me tenir prêt pour un départ imminent. Les équipements qui me furent remis étaient tout différents de ceux que j'avais laissés au moment de mon départ en permission. Tout était différent, il s'agissait des équipements de l'Echelon A : nouveaux équipements tout à fait différents de ceux que nous avions avant en temps de paix. Des voitures porte-mitrailleuse toutes neuves, que nous n'avions jamais vues auparavant, étaient alignées en bordure de la cour. Il y avait un va-et-vient ininterrompu de voitures et de camions qui entraient et sortaient de la caserne. J'appris que certains camarades et quelques gradés avaient quitté le Régiment pour aller former un autre Régiment de réserve : le 104^e R.I. Le repas de midi nous fut servi dans nos gamelles, dans la cour, assis à même le sol. Le soir il en fut de même. Nous étions en état d'alerte permanent. La nuit nous nous couchions tout habillés. Toute la journée du 25 août nous sommes restés en état d'alerte. Au cours de l'après-midi du 26 août j'eus la visite de mon frère qui était employé au Ministère de la Guerre dans les services de l'Intendance, avec le grade de sous-Lieutenant. Il m'annonça qu'il avait reçu l'ordre de partir le lendemain pour une destination qui ne lui était pas encore connue. Il me dit alors :

— Ton tour ne devrait pas tarder de partir aussi.

Nous nous sommes faits nos adieux et nous ne devons pas nous revoir avant le mois de décembre 1940.

Nous sommes restés toute la soirée en état d'alerte. La nuit nous nous sommes couchés tout habillés. Le lendemain matin 27 août nous avons été réveillés à 3 heures avec ordre de nous tenir prêts pour un départ immédiat. Après avoir bu notre quart de jus nous étions prêts au départ.

C'était le début d'une campagne fort mouvementée et qui devait révéler bien des surprises.

Période de la campagne du 27 août 1939 au 9 juin 1940

Le jour du départ, attendu depuis mon rappel de permission le 23 août 1939, était arrivé ! Le dimanche 27 août 1939 nous sommes réveillés à 3 heures du matin avec ordre de nous tenir prêts pour le départ dans un délai très bref. De fait, nous quittons le Fort du Kremlin-Bicêtre, à 4 heures du matin, avec le chargement complet : sac à dos, ballot d'allègement, musette, bidon et masque à gaz dans une musette en bandoulière et notre arme individuelle qui était le mousqueton. Nous descendons en colonne par 3 la rue qui nous amène à la Porte d'Italie où nous montons dans le métro. Les quelques civils qui s'y trouvaient furent un peu surpris de voir autant de soldats en tenue de combat. Près de moi, un homme âgé d'une cinquantaine d'années, coupa une petite mèche de cheveux à la jeune fille près de lui, sa fille sans doute, et remit cette mèche de cheveux à un camarade, en guise de porte-bonheur. Ce geste m'a ému !

Après quelques changements de métro et un peu de marche à pied nous arrivons à la gare de Pantin où nous devons embarquer dans un train de marchandises. Quand nous sommes arrivés, le train était déjà à quai. Tout le matériel hippomobile, venant par la route, arriva bientôt. Le matériel hippomobile fut chargé en premier. Nous avons embarqué ensuite : une trentaine d'hommes par wagon, assis sur des bancs ou à même le plancher sur un peu de paille. Le train démarra à 11 heures et nous quittons

alors PARIS pour une destination inconnue de nous, le temps est superbe !

Au cours de la journée nous traversons des paysages parfois bien différents les uns des autres. Nous passons d'abord à MEAUX, puis CHATEAU-THIERRY et ensuite EPERNAY. Quand la nuit arrive, nous roulons un peu dans l'inconnu. A minuit notre train s'arrête, nous sommes à DUN sur MEUSE. En raison de l'obscurité, notre débarquement est très pénible. Une fois le matériel débarqué, nous quittons DUN sur MEUSE le 28 août à 1 heure du matin. Après une marche à pied de 28 kilomètres, très pénible, en raison de tout l'équipement que nous avons à porter, nous arrivons à 7 heures du matin à REMOIVILLE, petit village du département de la Meuse. Dans ce petit village nous sommes logés, par section, dans des granges où de la paille nous sert de literie, notre toile de tente et un couvre pied nous servant de couverture. Quant à la nourriture nous prenons désormais tous nos repas dans nos gamelles. Pour chaque repas une corvée est désignée pour aller chercher à la roulante ce qui est prévu pour le repas. La roulante est un véhicule hippomobile, quelquefois attelé à un véhicule automobile, aménagé pour préparer et procéder à la cuisson de tous nos repas. La corvée apporte la nourriture dans des ustensiles que nous appelons des "bouteillons". Il y a un bouteillon pour la soupe, un autre pour les légumes et un autre pour la viande. En guise de viande, nous avons le plus souvent des boîtes de conserves appelées communément du "singe". Nous avons tous les matins, au lever, du café que nous appelons "le jus" et un quart de vin pour le repas de midi et du soir. Nous prenons nos repas assis à même le sol.

Nous vivons dans ce village les dernières heures du temps de paix. Le soir, nous allons écouter les informations chez les habitants du village qui sont tous logés au